Isabelle Desesquelles

La mer l'emportera

roman

Flammarion

Extrait de la publication

La mer l’emportera

Extrait de la publication

Du même auteur

Je me souviens de tout, Julliard, 2004 ; Pocket, 2005.
La Vie magicienne, Julliard, 2005 ; Pocket, 2006.
Le Chameau le plus rapide du désert, Le Chêne, 2006.

Isabelle Desesquelles

La mer l'emportera

Flammarion

Extrait de la publication

© Flammarion, 2007.
ISBN : 978-2-0812-0251-1

Extrait de la publication

À quel âge commence-t-on à vieillir ? Quand s'éveille le souvenir ? Quand vient la première peine ? Je n'ai pas trente ans et si mon corps est entier, ma mémoire me rappelle toutes mes failles, et chaque matin, combien le sommeil est un leurre, le repos, une trêve.

Le sable n'est pas ce que l'on croit. Avant d'être une poussière qui nous glisse entre les doigts, c'est un bloc. Un bloc d'infimes lamelles. Un mauvais choc et il s'effrite, s'échappe en des milliers de grains que le vent portera loin, jusqu'au-delà de la mer.

Je m'appelle Paule, je suis l'aînée. Le second enfant fut une seconde. Blanche, Baïdha, la couleur de notre ville bien-aimée, Alger.

Extrait de la publication

PAULE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Si tu étais avec moi dans cette voiture, Thomas, tu me dirais de faire confiance au courant de la vie, de m'abandonner à lui, qu'avec les années, la nature entreprend en nous un travail de libération, de détachement. Libération, détachement, ces deux mots me sont parfaitement étrangers. Ils m'agacent même, ils appuient là où ça fait mal. Ils désignent du doigt ma faiblesse, pire, ma fragilité.

J'ai dû faire la moitié du chemin. Rouler la nuit, c'est traverser de l'invisible. J'en oublie les phares, trop occupée à traverser les ténèbres. La voiture les troue et moi je progresse dans ce vide. Je vais aimer conduire quand tout le monde dort, j'ai toujours préféré être debout quand les autres s'allongent, j'ai l'impression de vivre plus. Ce n'est pas voler du temps. Au contraire, dans ces moments-là, je laisse le temps de côté, je l'oublie et je respire mieux. C'est la vie qui me tient éveillée.

Je roule à tombeau ouvert, seule, je roule vers Blanche. Toi, Thomas, tu es resté avec Lucas, notre

fils, et moi, avec toutes ces phrases, un passé, le mien. Je te l'ai dévoilé juste avant de prendre la route. Suis-je parvenue à te raconter ce que j'avais eu tant besoin de taire ?

Je conduis, l'esprit en pilotage automatique, la mémoire plus précisément.

Comme tant d'autres j'ai eu une première vie.

Certaines années entament, on en sort tassé.

Tu l'auras deviné, Thomas, je ne me colle pas à ta peau toutes les nuits juste pour m'endormir. Ton dos si doux, ton ventre chaud, il me les faut. Dans ce contact je cherche quelqu'un. Pour me libérer du passé en plongeant dedans, en touchant une autre peau, la peau de Blanche, ma petite sœur.

L'enfance dicte tant avec ceci d'universel, elle est indélébile. On ne peut même pas dire qu'elle nous rattrape, jamais elle ne nous lâche. Nous avons beau faire le tri, vouloir lui tourner le dos, elle aussi colle à la peau.

Je me suis tue longtemps. Même à toi, le père de mon fils, je n'ai rien dit. Tu ignorais l'existence de ma sœur, pour le reste, père et mère, j'éludais. En pure perte. J'appartiens à leur absence, mon insouciance renversée à jamais.

Cet appel reçu hier... Blanche est revenue, elle a réapparu. Je pars la retrouver et dans quelques heures, un jour tout au plus, nous reviendrons ensemble. C'est un tumulte, de joie, de crainte. Je ne la lâcherai pas, plus jamais elle ne me laissera.

Extrait de la publication

Je t'ai donné un enfant, mais que savais-tu de moi ?

Et si te dissimuler ma sœur faisait de moi un fantôme ? Fantôme à notre couple, à ce que nous avons construit depuis deux ans, à notre fils. Et si le meilleur de moi c'était Blanche ?

Le jour où Lucas est né, j'ai bien cru qu'il allait combler tout le manque. C'est un peu trop, non, pour les épaules d'un enfant ? Un peu trop pour les épaules d'un amant, d'un mari. Blanche revenue, il me fallait te dire ce que nous avons été, elle et moi.

— Les filles, venez un peu par ici, votre mère veut vous parler.

C'était quand ? Il y a treize ans ? J'avais fêté mes quinze ans la veille. « Pour de vrai », aurait dit Blanche alors. Pour de vrai, la minute suivante je n'allais pas grandir mais vieillir d'un coup.

Quand Blanche et moi nous approchons après l'appel de mon père, je suis entière encore. J'ignore comme la vie charrie dans son courant un filet, aux mailles suffisamment lâches pour nous laisser croire à notre invincibilité.

Mon père était un mari attentionné, un homme paisible, d'humeur égale, un père tendre. Le lendemain de mes quinze ans, ce n'était plus lui devant moi, il ne se ressemblait plus. Je lui voyais un nouveau menton, comme décroché de la mâchoire. Subitement mon père était vieux, vulnérable.

Notre mère se tenait un peu en retrait, dans l'ombre. Quand elle s'est approchée, elle m'a semblé

immense. Pourtant, mon père la dominait bien d'une bonne tête. C'était insolite de les voir soudain si mal assortis, cela ne m'a pas plu. Je n'ai pas eu à y réfléchir, notre mère nous a liquidés.

— Blanche, Paule, je pars.

Ce furent ses derniers mots. Elle ne nous a pas laissé le temps de poser une question, déjà elle n'était plus là. Je regardais le menton de mon père, un vrai tremblement de terre. Fermement accrochée à son menton, je n'ai pas vacillé sous la grande secousse, tout au moins je l'ai cru. Tomber c'était entraîner mon père avec moi.

Quelques heures après, les murs de notre maison abriteraient un silence hostile. La douceur du monde avait déserté. Notre mère partie je ne sais où.

Tout commence là. Mes absences, ces sortes de blancs ; ces instants pendant lesquels je ne suis plus là, où je ne t'écoute plus, oublie jusqu'à notre fils. Ils sont fugaces. C'est un signe pourtant, un avertissement, un vide à remplir.

Il suffit d'une chanson, d'une odeur et ce sont des années qui reviennent. La mer me reprend. Alors fermant les yeux, je retrouve mon horizon. Avec, derrière tout ça, la faim d'Alger.

Des adieux expédiés en quelques secondes... notre mère devait se méfier. D'elle-même, de se laisser attendrir ? J'aimerais tellement le croire. Un mot demeure : ennui.

Extrait de la publication

Aux voisins abasourdis, aux rares proches, mon père servait ce seul mot : ennui. En aucun cas un sésame, plutôt une sentence.

La grande nouvelle ! Notre mère s'ennuyait, elle avait eu envie d'aller voir ailleurs. À en croire mon père, elle aurait cédé à l'appel d'une vie moins étriquée. Je dois l'admettre, le grandiose chez nous n'était pas de mise. Nous étions une gentille famille avec des chagrins d'une heure et des bonheurs en boucle. Le lot de beaucoup, non ? Notre vie aujourd'hui n'est rien d'autre, Lucas pleure et puis il rit, son sourire ou ses grimaces rythment les jours. Et nos nuits. Nous supportons, attentifs, dévoués à ce petit être. Tout va.

Rien à voir avec ces mois, ces années avant notre rencontre. Ces étranges journées où l'obscurité semble envahir le jour, la pluie s'installer pour l'éternité.

Quand je suis arrivée en Picardie, j'étais atterrée par son ciel bas, les saisons de glace. On n'a pas à redouter l'hiver à Alger, le soir fraîchit en douceur, les matins sont plus humides mais toujours au-dessus de nos têtes un ciel paisible, un ciel plus bleu encore sans la brume blanche de l'été. Une brume chaude.

Ici, quand la terre se fend, c'est de geler mois après mois. Et l'âme s'oppresse, plus rien ne semble justifier d'exister. Même une volonté comme la mienne abdique devant l'absurde mystère, cette misère d'être ballottée sans rien décider vraiment. Toi aussi,

Thomas, tu connais ces heures quand tu es à ton piano. Les touches te happent, tu échappes à tout ce qui n'est pas musique. Puis tu reviens, prêt à l'une de tes occupations favorites, disparaître dans les songes du passé. Les songes, tu as ça de commun avec Blanche, les songes plus forts que la vie. C'est dangereux, non, de fourailler dans ce qui n'est plus ? Je sais, je ne fais rien d'autre. À ruminer son manque, on se désagrège.

Heureusement, il y a les heures consacrées à l'exploration du désir, à l'infini plaisir d'échanger une douceur. Existeront-elles encore, ces heures ? Autrement nous ne serions plus qu'un silence. Ce serait plus simple ? Je ne le crois pas.

J'étais une adolescente sage, sérieuse, avec un projet : devenir chirurgien. À quinze ans déjà je m'impatientais du jour où je jouerais du scalpel. À l'âge où les gamines s'improvisent coiffeuses, j'apprenais par cœur un traité de chirurgie. Mon père s'effrayait de me voir obsédée par une telle lecture, notre mère, elle, souriait et Blanche se proposait comme cobaye, son corps livré à ma science toute personnelle.

Ma Blanche... réfugiée dans ses rêves, un esprit en escalier. Le départ de notre mère l'a fait chuter d'une volée de marches. Subitement les deux années qui nous séparaient ma sœur et moi ont compté double. Du jour au lendemain je m'improvisai mère. Mère de substitution, mère quand même. C'était faire les devoirs, bien se couvrir, c'était les câlins d'abord.

Extrait de la publication

Blanche affamée de bisous, à se frotter, à réclamer. Blanche dans mes bras tout pour elle. Ces bras, Thomas, que tu as su ranimer.

C'est un drôle d'animal le couple. Deux voix, un corps ensemble. Un duo duel. Avec toi, j'ai oublié un peu ma peur. Du moins, je me suis fait oublier d'elle, je l'ai semée, m'en suis persuadée. Jusqu'à cet appel hier m'apprenant la réapparition de Blanche. Elle me réclame. Moi j'étais en veille, je l'espérais. Je t'ai dit comme j'avais adoré la tenir entre mes bras. Bien au chaud. Comme tout ce qui est nous est précieux : un secret, un souvenir, une... blessure. Le manque d'elle, lui aussi, je l'ai gardé bien au chaud, seulement là il me donne froid.

Ça a commencé avec le départ de notre mère, comme si le sommeil l'avait suivi, me quittant d'un coup. Depuis, j'ai l'impression de ruser avec lui, de lui voler ces heures au cours desquelles il m'autorise enfin à sombrer dans le néant bienfaiteur. Ils sont rares les matins où ma nuque n'est pas une pelote de nerfs, mes insomnies sont tenaces, fidèles. Pour Lucas au moins cela s'est révélé utile, tu as pu mieux dormir.

Adolescente, je profitais du sommeil de Blanche et de mon père et, devançant l'aube, je courais jusqu'au palais du Dey. Avant que le soleil n'éclabousse la ville, j'avais besoin de mettre une forteresse entre la mer et moi. Je me retrouvais hors de mon lit sans

Extrait de la publication

réfléchir, il me fallait agir. Je n'en pouvais plus de guetter un son bien précis : celui de la poignée de la porte de ma chambre. Elle tournerait et notre mère apparaîtrait. Je sentais déjà sa caresse, je la sentais du fond de mon lit mais notre mère ne venait pas, elle ne viendrait pas. C'était terrible d'attendre ainsi, alors j'inventais d'aller au-devant d'elle, enfilais une veste sur ma chemise de nuit, des sandales et j'entrais dans l'aube. J'avais Alger pour moi. Une première lueur et le gazouillis des oiseaux commençait, la mer en bas brillait sombrement, elle était mon but. J'avançais vers elle à grandes enjambées, laissant dans mon dos la multitude des coins et recoins de la Casbah. Je courais et j'avais un grand sourire, c'est bon l'air nocturne sur un visage. Arrivée au bout de ma course, le lointain était plus clair déjà, derrière le palais, la mer frémissait.

Après l'enceinte, je devinais des brocarts et l'eau douce des bassins, les moucharabiehs me capturaient dans leurs volutes. J'avais besoin d'imaginer notre mère prisonnière des arabesques.

Toute une saison, je me suis laissée aller à cette pensée. Les journées finissaient plus vite, je voyais les voisins étonnés de mon calme, mes professeurs circonspects. Ce n'était pas normal cette jeune fille abandonnée par sa mère, tranquille pourtant.

Un matin je me suis attardée, je n'aurais pas dû. La nuit s'était depuis longtemps cernée de blanc, le jour avait pris son tour. Ne me trouvant pas dans mon lit, mon père a paniqué. De Gaulle en était à

Extrait de la publication

l'autodétermination, l'armée dupée avait durci sa position. L'escalade, ratonnades pour les uns, plasticages pour les autres, Européens et Musulmans d'Algérie dos à dos dans une surenchère infernale. L'inéluctable n'était pas seulement en marche mais accélérait. C'est un père décomposé par la peur qui a surgi derrière moi. Priant pour retrouver son enfant avant la mer. Il ne se contenait plus, un dément ne m'aurait pas secouée plus brutalement. Le plus dur ? Il ne cessait pas de répéter que je devais arrêter avec mes histoires, arrêter de croire que notre mère reviendrait. Elle était morte pour nous, ce furent ses mots. Il disait aussi qu'il n'avait rien vu venir, qu'il aurait dû comprendre. Alors qu'il l'affirmait, ses yeux ont pris une fixité d'une immense tristesse. Il s'en voulait, il avait été lâche, pourquoi ne l'avait-il pas retenue ? s'invectivait-il. Pour lui, seules ses filles et leur mère comptaient, le reste, la politique, rien à foutre. Peut-être avait-il tort ? Il s'interrogeait, cela devenait embrouillé, pas moyen de l'interrompre. Maintenant, il me serrait contre lui, à m'étouffer. Je voyais des papillons noirs, j'avais l'impression que mes yeux peluchaient tout autant que le pull contre lequel ils frottaient.

Ce matin-là, je décidai que dorénavant seul le tangible aurait prise sur moi.

Je n'ai pas varié mais on fait rarement comme l'on veut. Le réel maintenant c'est le péage, c'est Blanche retrouvée. Même si jamais je ne l'ai laissée me quitter tout à fait.

Extrait de la publication

N° d'édition : L.01ELJN000135.N001
Dépôt légal : mars 2007

Extrait de la publication

Extrait de la publication